

Livres

Guy Robert

Numéro 26, printemps 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55169ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, G. (1962). Compte rendu de [Livres]. *Vie des arts*, (26), 62–62.

LIVRES

Dictionnaire de la sculpture moderne

Depuis le début du vingtième siècle, la sculpture semble avoir repris une importance qu'elle avait perdue depuis la Renaissance, alors que la peinture commençait déjà à gagner la faveur du public et des artistes, par la grande souplesse de son expression et de son utilisation, dans un monde qui devenait de plus en plus pressé. Une équipe de vingt-quatre collaborateurs a rendu possible la publication d'un « Dictionnaire de la sculpture moderne » (Fernand Hazan, éditeur, Paris, 1960) fort bien fait, qui contient 365 articles portant chacun sur un sculpteur contemporain (ou à peu près, puisque figurent aussi dans ce répertoire Rodin, Renoir, et quelques autres de la même époque de transition).

L'illustration, assez copieuse, aurait sans doute été plus intéressante si elle avait bénéficié d'un meilleur procédé de reproduction : mais les 455 photographies sont, dans l'ensemble, bien choisies, et les angles révèlent un souci de dégager l'aspect le plus significatif de l'œuvre. La grande qualité de cet ouvrage se trouve dans l'ouverture de l'accueil : à peu près toutes les tendances, venant de tous les pays du monde, sont présentées au lecteur dans la formule la plus objective possible, soit le classement alphabétique par sculpteurs.

Chaque article est construit sur le même plan. On expose d'abord le lieu de naissance, les étapes de formation de l'artiste, ses relations avec ceux qui l'ont influencé, les tournants de sa carrière, les principaux endroits où il a exposé et où des œuvres importantes se trouvent; on note dans ces renseignements un constant souci de l'information précise, sans surcharges, et un soin judicieux des faits capitaux. Puis on trouve souvent, du moins dans les cas les plus importants, une analyse brève mais efficace de quelques œuvres particulièrement révélatrices. Enfin, et ce n'est pas là le moindre intérêt du volume, une prise de position aussi nette que compréhensive de la part de l'auteur de l'article en question sur la valeur esthétique du sculpteur concerné.

En somme, ce « Dictionnaire de la sculpture moderne » devient un document indispensable à tout amateur intéressé, qui veut vraiment se bien renseigner sur le sujet sans pour autant se perdre dans de vagues et fastidieuses recherches : voilà un outil précis, fait en toute honnêteté, qui établit un panorama objectif de cette forme d'expression artistique qui nous semble

souvent difficile d'approche, notre sculpture. Aucune prise de position discutable, aucune présentation ou interprétation qui nous choquerait : la mise en page alphabétique ne permet aucune équivoque, et la sécheresse de l'ouvrage s'efface comme par magie si nous le consultons au hasard des pages tournées par plaisir, par désir de l'aventure et de la découverte.

La Ruche

« Cette vocation de peindre et de sculpter qui était en eux et qui en elle-même trouvait sa fin ».

(JEAN CASSOU, préface)

« La Ruche » était une incroyable bâtisse tarabiscotée en rotonde avec des vestiges et débris de l'Exposition universelle de 1900, près de Vaugirard, au delà de Montparnasse. Dix ans après son ouverture, par le peintre Alfred Boucher, mécène à sa façon, La Ruche sert d'ermitage à Fernand Léger, au sculpteur Archipenko, à Soutine, à Zadkine, à Lipchitz, à Krémègne, à Epstein : en somme, à toute la bohème du temps, qui trouve là un abris contre les rigueurs de la vie de clochards, et une fraternité artistique qui les marquera à peu près tous.

Dès 1908, Louis Jouvet y joue avec quelques dizaines d'autres mordus de théâtre, de grand théâtre, pour les plaisirs de la petite communauté, pendant qu'à l'autre bout de Paris, sur la butte Montmartre, Picasso, Braque, Gris, Gleizes, Jacob, Apollinaire, Dorgelès, Utrillo animaient le Bateau-Lavoir. C'est Jacques Chapiro, un « pensionnaire » de La Ruche, qui nous présente le volume du même nom (Flammarion, 202 pages, 16 planches), et qui nous confie, avec beaucoup d'humour et de nostalgie, qu'on y mangeait, buvait, logeait et dormait fort mal. Mais on y paraissait fort bien de grandes œuvres, des œuvres irrédutibles.

Plusieurs figures se détachent nettement du paysage, qui n'avait pourtant rien de banal : pour attirer l'attention, à La Ruche, il fallait vraiment se distinguer du commun des mortels, lequel de toutes façons n'habitait pas longtemps un endroit comme celui-là. Ainsi, Chaim Soutine, incroyable et misérable peintre-clochard, bizarre original qui se consumait dans une tragique passion, celle de l'expression absolue et impossible : le goût du vertige de Soutine rappelle l'exigence sans quartier de Lucidité qui a causé la perte de Van Gogh.

Alexandre Archipenko, un des premiers sculpteurs cubistes, y faisait ses premières grandes œuvres. Fernand Léger trouva à La Ruche ce sens de la construction, du dynamisme de la forme plastique massive et solide, qui atteindra dans l'époque de la machine, un

peu plus tard, ce sens aigu d'une civilisation désolante mais non dénuée de grandeur. Modigliani réglait dans les chambres sordides de la colonie les sobres éclairages de ses toiles, laissait nonchalamment son crayon vif inciser le papier de traits cursifs, fouillait les blocs de pierre de secrètes confidences, pendant qu'on se servait de ses toiles refusées pour rentoiler des sommiers crevés, pendant qu'on balayait dans le matin blême les dessins abandonnés tard dans la nuit sous les tables des cafés du quartier.

Marc Chagall, grand fantaisiste et mystique, créait là son monde extravagant, sous les yeux blasés de tous, et quelques-unes de ses toiles furent utilisées pour couvrir un clapier qui faisait eau. Blaise Cendrars, au fond fraternel et tendre, jouait les durs anarchistes. Et tout le monde était heureux, heureux à en crever. Comme dans les contes de fées.

Histoire de la Peinture européenne

Il est parfois intéressant de s'attarder quelque peu aux livres d'art bon marché : on ne doit alors évidemment pas s'attendre à des merveilles luxueuses, mais on ne peut ignorer systématiquement ces éditions qui contribuent à initier un plus grand public aux choses de l'art.

Une « Histoire de la Peinture européenne » (Marabout-Université, 1961, 190 pages), traduite du néerlandais, nous est offerte par Charles Wentick, qui a obtenu en 1957 le prix international de Venise de la critique d'art. Quelques réserves sérieuses me semblent ici inévitables : l'auteur ne tient aucun compte de la peinture européenne primitive, et il fait en vingt pages le panorama, par ailleurs alerte, de vingt siècles d'histoire : du sixième siècle avant le Christ à la Renaissance. A l'autre bout du volume, une autre faiblesse se manifeste, puisque le vingtième siècle, celui qui intéresse tout naturellement le plus un grand public (même s'il s'agit d'un livre d'histoire), est brossé en vingt-cinq pages.

Une grande qualité, qu'on doit signaler, consiste en un style sobre et vif que l'auteur manie avec beaucoup de dextérité, ce qui n'affaiblit en rien sa technique solide de critique d'art, bien au contraire. La position empruntée est évidemment celle de vulgarisateur, mais d'un vulgarisateur de bon goût et de bonne science, qui ne fait pas trop large la part de l'anecdote et de la sentimentalité, et qui n'abuse jamais d'une érudition intempestive. Le livre contient dix-sept planches de reproductions en couleurs, et une intéressante chronologie imagée couvrant la période 1300-1920.

guy robert